

Publié dans *la lettre powysienne* numéro 4, automne 2002,  
voir : <http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/number4.htm>

## La vérité intérieure: *Owen Glendower*

JE NE VOIS aucun roman auquel le comparer, à moins que vous ne soyez capable d'imaginer un Walter Scott, que Powys admirait, qui aurait, comme Coleridge, tâté des drogues et ré-écrit son *Quentin Durward* sous l'influence du peyotl ou du LSD, par amour et non pour l'argent. Le roman de Scott, qui se passe comme *Owen Glendower* au 15ème siècle, raconte aussi le voyage d'un jeune homme cherchant aventure en des temps troublés qui se trouve mêlé aux affaires des princes, et responsable de la sécurité de belles jeunes femmes. Mais alors que Quentin, héros de convention exempt de vie intérieure agit avec bravoure et finit par obtenir la jeune fille qu'il aime, son homologue Rhisiart dans *Owen Glendower* est complexe, à multiples facettes, intéressé de différentes façons par tout un déploiement de femmes, et même par le page Elphin, et est cependant porté par la dévotion qu'il ressent envers le seigneur féodal Owen sous la bannière duquel il a choisi de se ranger, et par son affection fidèle pour son cheval Griffin. Lorsqu'il obtient la jeune fille, ce n'est pas pour mettre fin à l'histoire et vivre heureux jusqu'à la fin de ses jours, mais pour être acculé à des compromis et atteindre l'âge mûr; et Tegolin, son premier amour, n'est pas une princesse, mais la fille illégitime d'un moine cistercien et de Lowri, maîtresse des arts sado-masochistes, dont les charmes sinistres manquent piéger Rhisiart. Dame Sibli la naine à la barbe pourpre l'aide à éviter le piège fatal, et il ressent un tel soulagement qu'il la serre dans ses bras et l'embrasse, allumant dès lors une flamme secrète dans le cœur de celle-ci. Sur la toile de fond de ces intrigues secondaires, il y a l'histoire du rôle de Glendower, Prince de Galles comme chef de l'insurrection contre les Anglais. L'aventure est condamnée à l'échec, mais la poignante mort du prince gallois insoumis est par contre une victoire plus subtile, singulièrement galloise.

Comme roman historique il est unique et je m'efforcerais de faire sentir ce qui en fait l'originalité. A l'intérieur d'une trame événementielle, Powys plonge — nous emmenant avec lui — dans une aventure à multiples strates, toujours en quête de *vérité*: sur la vie dans le pays de Galles du 15ème siècle; sur le légendaire charisme et les pouvoirs de sorcellerie de Glendower; sur les relations entre les Gallois et les Anglais; sur l'essence des caractéristiques galloises. Mais tant à l'intérieur qu'au-delà de cette recherche, il continue la quête toujours renouvelée de sa propre vérité personnelle. Ce qu'il doit à l'histoire ne détourne pas le roman de sonder l'âme compliquée et l'univers philosophique de John Cowper Powys, qui partage à l'évidence la croyance passionnée de Kierkegaard selon laquelle "la vérité est subjective."

Ceux qui sont familiers de Shakespeare reconnaîtront l'époque de *Henry IV, 1ère partie*, qui suit *La Tragédie du Roi Richard II*. Déjà déposé et assassiné quand le livre commence, Richard vit dans le souvenir et l'affection des Gallois, en particulier du moine Mad Huw pour qui Richard est le sauveur politique de l'avenir et non un roi défunt. Comme Merlin ou Arthur, il reviendra quand son

peuple aura besoin de lui. Glendower lui-même incarne des éléments tant de Merlin que d'Arthur. Comme dans le récit de Shakespeare, le prétendant Bolingbroke (Henry IV) a arraché le royaume des mains de Richard, et son impopularité a nourri la rébellion galloise, dont Glendower va prendre la tête.

L'histoire commence avec deux vaillants personnages approchant de la fin de leur long périple pour rejoindre Glendower dans sa forteresse de Glyndyfrdwy. Il s'agit du jeune étudiant Rhisiart et de sa fidèle monture Griffin. Tout en donnant de la profondeur à l'arrière-plan historique, Powys, dès le début du roman, décrit dans le moindre détail des entrelacs de ce que chaque protagoniste ressent dans son environnement immédiat, de chaque nuance de ses pensées et de ses sentiments, comme dans ce passage du Chapitre I, quand Griffin mène son cavalier dans les bois à la recherche de repos et de nourriture, cependant que Rhisiart réfléchit :

Rhisiart garda les yeux fixés sur une fragile phalène du groseiller qui voletait faiblement à travers les ramilles d'un sureau touffu... C'était le visage désenchanté du roi Richard, tel qu'il l'avait vu une fois à Hereford, qui planait au milieu de ces buissons à l'odeur forte, et quand il songea au meurtre du roi, il confondit ces traits délicats avec ceux d'un homme qu'il avait vu mis à mort alors qu'il était encore enfant, spectacle inoubliable, abominable, crevant le cœur des rameaux de juin dans toute l'Angleterre!<sup>1</sup>

La fraîcheur de son observation, jointe à son sens aigu de la chronologie, nous transportent dans ce lointain siècle, comme si c'était aujourd'hui. Les



Le château de Harlech (où Owain Glyn Dwr séjourna de 1404 à 1409)

manières et la moralité, les superstitions et les dangers, les façons de s'habiller et de dormir, les menus détails de la vie quotidienne pour les différentes classes, sont transmis sans perdre le fil de la narration principale. Nous découvrons ce qu'on ressent en tenant une épée, en combattant dans une bataille. Nous

<sup>1</sup> *Owen Glendower*, I, "Le Château", p.27-8, traduction P.Reumaux, Ed. Phébus.

sommes avec Owen dans son appartement privé:

... Owen Glendower rejeta la lourde peau de loup sous laquelle il avait dormi et regarda autour de lui, dans cette chambre familière de Glyndyfrdwy, la chambre que sa moqueuse famille avait depuis longtemps surnommée la chambre du Magicien.

Dans la cheminée les braises étaient toujours rouges et, dans la lumière grise qui paraissait se presser avec une figure triste contre l'étroite fenêtre, il distinguait le vieil ouvrage de grand format couvert de parchemin qu'il tenait toujours ouvert sur son bureau — le plus précieux de tous ses livres .... Il contenait des poèmes et des prophéties réputées avoir été prononcées par Taliessin, Llywarch Hen et d'autres — et dont quelques-unes seraient même sorties de la bouche de Merlin en personne!<sup>2</sup>

Powys est fidèle, si j'ai bien compris, aux récits sur Glendower rapportés par des sources contemporaines, même si certaines ont été réfutées par des historiens modernes, comme la mutilation des soldats anglais morts à la bataille de Bryn Glas par des femmes galloises. Mais il les explique d'une façon qui est fidèle à son propre sens du réalisme et de la vérité psychologique. Contrairement au portrait fait par Shakespeare

*... A ma naissance*

*Le front du ciel était empli de formes embrasées*

...

*Ces signes m'ont marqué de façon extraordinaire*

*Et tous les événements de ma vie montrent bien*

*Que je ne suis pas sur le registre du commun....<sup>3</sup>*

le Glendower de Powys ne se vante pas, et ne croit pas en ses propres pouvoirs de sorcellerie, bien qu'il soit assez satisfait de laisser les autres y croire, car cela augmente leur effroi et sert ses buts. Ce n'est d'ailleurs qu'au dernier chapitre, "Difancoll", qui décrit ses derniers jours, que nous avons une preuve de ses pouvoirs surnaturels. Il peut envoyer un double de sa personne à des endroits où il peut voir et être vu! Mais son ami Broch o'Meifod, guère sentimental, n'est toujours pas convaincu.

Quoi qu'il en soit, la sorcellerie, non pas en tant que défi grossier aux lois physiques, mais en tant que manipulation des perceptions, est au cœur du roman. Sous cette forme plus facile à accepter, la magie nous amène plus près de comprendre quelque chose que *Le Seigneur des Anneaux* ou *Harry Potter* aimeraient nous encourager à fuir: la réalité elle-même. La propre expérience de l'écrivain qui manipulait un auditoire grâce à ses solides connaissances, à son enthousiasme et sa rhétorique, avait été projetée dans ses romans précédents sur les personnages mystiques de Sylvanus Cobbold et de John Geard. Owen est plus réel — crédible et bien rendu — qu'aucun de ces deux-là. Mais la capacité unique de Powys d'ensorceler ses lecteurs, de plonger dans le matériau le plus étrange, le plus fort et le plus personnel et cependant de nous faire partager les mêmes sentiments, a certainement été développée durant ses années de tournées aux Etats-Unis, en contact étroit avec différents auditoires — une approche formative que peu de romanciers ont dû avoir à leur disposition.

---

<sup>2</sup> *ibid.*, I, "Mathrafal", p.428

<sup>3</sup> *Henry IV, 1ère partie*, acte III

Dans sa vision de la réalité, le subjectif règne sur toute vie, et même l'histoire est soumise à cet enchantement. Ainsi lors de la signature de l'accord tripartite qui divise l'Angleterre — un fait historique dûment documenté — les impressions fugitives de la vie intérieure d'un individu prennent le dessus sur l'événement principal et y ajoutent leur propre symbolisme. Car à ce moment précis, les cheveux de Rhisiart se dressent sur sa tête:

Et qu'est-ce que c'était qui venait du clair de lune, au-dehors? Il fut certain d'entendre un long cri venant de la mer. Owen était-il réellement un magicien? Mais elle était là, devant lui, et personne d'autre ne la voyait. Entre Owen et messire Edmund, il y avait — la pointe tournée vers la carte étalée — l'épée de Tête-Brûlée<sup>4</sup>!

Il la reconnut aussitôt. C'était la "bonne épée" qu'il avait vue dans la main de l'homme à Dinas Bran.<sup>5</sup>

Le rappel d'événements passés, ou même de sensations et d'impressions passées, joue un rôle important dans la structure du roman. Ainsi, cette vision de l'épée fantôme touchant la carte ramène Rhisiart à une impression déjà ressentie lorsqu'il assistait, en tant qu'invité des Anglais, au banquet pendant lequel le jeune Prince Hal s'était amusé à envoyer le poignard de Rhisiart en l'air et à le rattraper, jusqu'à ce qu'il finisse inévitablement par se couper. Tout-à-coup un grand moine s'était débarrassé de son capuchon et de sa fausse barbe, révélant qu'il n'était autre que Glendower lui-même avec toutes ses armes, et dont il émanait, du moins aux yeux de Rhisiart, une lumière surnaturelle. Harry Hotspur avait tiré son épée:

Plus rapidement qu'un éclair avant le coup de tonnerre apparut cette lame nue dans la main de Harry Percy, mais non moins rapide — car le cerveau, même chez un étudiant d'Oxford, peut être plus rapide que l'éclair — fut l'impression des plus étranges qui traversa obliquement la conscience de Rhisiart.

"Quelle arme amicale, l'épée de Tête-Brûlée!" pensa-t-il.<sup>6</sup>

Il est impossible dans une brève critique de faire sentir l'étendue de tous les incidents — émouvants, comiques ou macabres selon les cas — que l'écrivain a tissés en une vaste et riche tapisserie. Quelques bizarres qu'ils soient, ils s'interpénètrent en un tout cohérent, et constituent — aussi étrange que cela puisse paraître dans le cadre d'un roman — une profonde méditation sur la vie. Par exemple, dans le chapitre "Le Harle Bièvre" Owen a son quartier général au château de Harlech qui surplombe la plage. A un moment critique dans son existence, il passe sa tête couronnée dans l'ouverture d'une étroite fenêtre et là lui et l'oiseau, tous deux intoxiqués par la lune, se regardent l'un l'autre comme des conspirateurs dans la saga de la vie sur terre.

Mais cette tête au cou de taureau blanc, à la barbe fourchue et au cercle d'or éveilla en lui [le harle] d'obscures, d'inquiétantes, d'étranges sensations ... une indescriptible sensation fit trembler les plumes de ses plumes... l'extase du harle ne fit qu'augmenter, tandis que l'écume qui tourbillonnait autour des rochers blanchissait davantage sous la lune.<sup>7</sup>

<sup>4</sup> "Tête-Brûlée" est l'équivalent choisi par le traducteur pour Harry "Hotspur".

<sup>5</sup> *Owen Glendower*, II, "Le Harle Bièvre", p.246

<sup>6</sup> *ibid.*, I, "Place au Prince!", p.417

<sup>7</sup> *ibid.*, II "Le Harle Bièvre", p.229

Même si la subjectivité peut être la vérité et même si ce récit extraordinaire devient réel en se déployant, ce n'est qu'une illusion, entretenue uniquement par l'art de celui qui raconte. En huit cents pages, l'illusion vacilla pour moi deux fois seulement. La première fois ce fut lorsque Rhisiart suce le sang de la plaie occasionnée par la flèche, craignant que son seigneur ne meure du poison de vipère, puis qu'il l'avale. Ce fait signale un changement important dans la narration, car à partir de là Rhisiart n'est plus le seul observateur de l'histoire racontée: nous sommes maintenant capables de pénétrer dans le monde intérieur d'Owen, comme si nous avions nous-mêmes avalé son sang et pris un morceau de son âme. C'est un procédé risqué de la part de l'auteur, mais j'ai continué à lire, l'ayant accepté.

La seconde fois se situe lorsque Rhisiart atteint son point le plus bas; il a été congédié de son poste de secrétaire de Glendower, sa Catherine est mariée à Mortimer, sa Luned est enceinte des œuvres d'Elphin et — ultime humiliation — sa Tegolin, bien qu'assez jeune pour être la fille d'Owen, a néanmoins attiré l'intérêt du vénérable combattant, qui se propose de la revêtir d'une armure et de livrer bataille en la compagnie de cette mascotte angélique, (en tant que Pucelle d'Edeyrnion, elle précède ainsi Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, de près de vingt ans: sans doute une façon pour Powys de taquiner les Français?). A ce moment je posai le livre et plongeai dans l'amertume vis-à-vis de l'auteur pour les malheurs infligés à mon héros. Ma crédulité de lecteur, essentielle à qui veut jouir d'un roman, était endommagée. Mécontent, je me forçai à continuer ma lecture, — pour découvrir que par un revirement dramatique, Glendower cède à Rhisiart sa place à la tête de l'armée; et dans une des grandes scènes de foule typiques de Powys, au son exaltant du chant de bataille d'Uther Pendragon, la procession des combattants se rendant à la chapelle trouve son point culminant dans le mariage impromptu de Rhisiart et Tegolin. Une seule chose manque encore pour parachever le bonheur de Rhisiart: l'occasion d'exprimer sa dévotion à Glendower son Prince. Celle-ci survient aussitôt, car émergeant de la chapelle, l'infiniment rapide Rhisiart remarque David Gam la Brute sur le point d'assassiner Owen, le désarme et le remet prisonnier à son Prince.

Il ne m'a pas paru, tandis que je lisais, que Powys demandait trop à la crédulité du lecteur en créant un tel retour de fortune mélodramatique. On nous montre que Glendower change d'avis parce que c'est en accord avec sa nature mercuriale et intuitive, l'essence de ses pouvoirs de sorcellerie. Il m'apparut clairement que mes émotions avaient été manipulées d'un bout à l'autre par l'auteur! Cela me fit d'autant plus m'émerveiller devant la vaste et complexe illusion, emplie de résonances, que ce grand romancier avait produite.

Il y aurait encore bien des choses à dire; mais vous pouvez lire ce que les autres ont dit d'*Owen*, et faire vos propres découvertes. *Owen Glendower* a pris place dans ma mémoire, comme si j'avais vécu ces époques moi-même; mais au contraire de son propre passé, irrémédiablement disparu, voici un livre que l'on peut lire un grand nombre de fois.

Ian Mulder

Ian Mulder a fait précédemment une analyse subtile de *Wood and Stone* dans "la lettre powysienne" n°2.